

communs singuliers # 3

ART, ÉCOLOGIE, SOCIÉTÉ : QUELLES TRANSITIONS ?

rapport subjectif réalisé par

Carine Antonio
Annabel Glauser

illustrations Laura Laigo

Laboratoire artistique, rencontres, discussions et workshops

Du 29 avril au 1^{er} mai 2021, la fabrique des arts vivants a proposé le troisième volet de la série *Communs singuliers*. Intitulé *Art, écologie, société : quelles transitions ?*, ce rendez-vous était conçu comme un laboratoire d'échanges et d'expériences avec des artistes, des acteurs et actrices culturel·le·s, des philosophes, des chercheurs et chercheuses en sciences sociales, en sciences de l'environnement et en biologie.

Durant ces trois jours, différents temps ont permis de traiter en commun de questions telles que : *comment les métiers du champ de l'art, ainsi que les pratiques et les rituels qui les accompagnent, peuvent-ils se réinventer dans une période marquée par une crise à la fois environnementale, sociale et sanitaire ? Comment les modes de production des arts vivants peuvent-ils s'appuyer sur des modèles issus d'autres domaines et réciproquement ? Comment l'art et la créativité peuvent-ils exister au quotidien et s'infiltrer autrement dans nos vies ?*

Avec les invité·e·s : Serge Amiguet, Thierry Boutonnier, Olivier Hamant, Andrea Jacot Descombes, María Jerez & Edurne Rubio, Adrien Mesot, Laetitia Pascalin, Victor Petit, Laurent Pichaud, Yves Revaz, Joëlle Zask et l'Atelier d'écriture du far° 2020.

Plus d'informations sur la série *Communs singuliers* sur : far-nyon.ch

SOMMAIRE

5 **OLIVIER HAMANT**

**Confronter l'optimisation
en s'inspirant du vivant**

10 **Rendez-vous avec L'ATELIER D'ÉCRITURE**

13 **JOËLLE ZASK**

Outdoor

16 **LAURENT PICHAUD**

19 **EDURNE RUBIO & MARÍA JEREZ**

**Le soleil se couchera malgré nous
avec Yves Revaz, astrophysicien**

**Le soleil se lèvera malgré nous
avec Andrea Jacot Descombes,
anthropologue et conteur**

21 **VICTOR PETIT**

25 **Ateliers autour de DÉJEUNER DANS L'HERBE**

Broderie avec Laetitia Pascalin

**Cueillette et lacto-fermentation
avec Adrien Mesot**

**Dessins du sol avec Serge
Amiguet et Thierry Boutonnier**

30 **FIN EN CHANSON**

31 **BIBLIOGRAPHIES DES INVITÉ·E·S**

NOTE LIMINAIRE

Entre le 29 avril et le 1^{er} mai 2021, le far° nous a conviées à une résidence de trois jours d'échange autour de la question *Art, écologie, société: quelles transitions ?* Pour ce troisième volet de la série *Communs singuliers*, artistes, acteurs et actrices culturel·le·s, philosophes, chercheurs et chercheuses étaient invité·e·s à dialoguer, à débattre, à réfléchir ensemble sur les manières de faire exister l'art et la créativité autrement dans cette période de changement social, environnemental et sanitaire. Nous avons tendu l'oreille et posé le regard sur ces moments partagés pour en extraire quelques pistes de réflexion.

NB.

Nos tentatives de synthèses sont typographiées en Schotis et nos commentaires en Circular (la police de caractères que vous êtes en train de lire). Nos commentaires sont marqués par des **+** en début de paragraphes, mais nos voix se mélangent ; nous n'avons en effet pas souhaité faire apparaître la personne derrière les mots.



IMPRESSIONS GÉNÉRALES SUR CE WEEK-END

Avoir la possibilité de passer trois jours en groupe, de réfléchir ensemble, d'échanger du temps, des regards, des paroles, des idées, c'est une chance (par les temps qui courent) et une magnifique opportunité de faire une expérience commune peu commune en fin de compte.

Je m'étonne de voir à quel point l'attitude des scientifiques est influencée par leur pratique. Les trois professeur·e·s Hamant, Zask et Petit ont présenté leurs recherches, leurs connaissances et expertise de manière assez magistrale (de magister : maître). On sentait bien leur envie d'échange et de partage, mais c'est comme si leur présence >prestance> prestation n'était pas compatible avec un échange horizontal et finalement les interventions du « public » se sont limitées à quelques questions ou remarques. Cela dit, ce n'est pas grave ; les connaissances de ces spécialistes se sont tout de même diffusées tout au long du week-end : la sous-optimisation comme objectif général et la résistance comme méthode, l'expérience de l'art comme moyen de sortir de soi, l'*outdoor* comme une expérience de groupe et une « épreuve de réalité » positive pour toutes et tous et enfin nous considérer comme parties prenantes d'un milieu

et ne pas voir notre environnement comme quelque chose d'extérieur à nous-mêmes.

Laurent Pichaud – qui est aussi enseignant à l'université – a également démarré une sorte de conférence. Cependant je vois une grande différence dans le fait qu'il ait 1) partagé son parcours et les réflexions sur son métier et sa pratique que ses expériences ont impliqués, et 2) qu'il nous ait invité·e·s à entrer dans sa pratique de manière concrète. Ce moment a été l'occasion pour tout le monde de faire l'expérience... de son rapport au milieu peut-être ? En tout cas de son rapport à la danse, à la chorégraphie et à l'art.

Edurne Rubio et l'absente María Jerez nous ont à leur tour emmené·e·s ailleurs. L'expérience sensible du coucher et du lever du soleil en groupe, dehors et dans des lieux choisis (sous la pluie et agressé·e·s par des essaims de moustiques), en compagnie de deux spécialistes très différents des phénomènes célestes, est intéressante à plus d'un titre. Marcher ensemble vers un lieu commun, faire sien le lieu où l'on se trouve, accepter les contingences extérieures (la pluie, le froid, le fait que nous n'avons pas vu le soleil ni le soir, ni le matin) et accueillir l'expérience sensible et physique du changement de lumière (à défaut d'accueillir la disparition et l'apparition du soleil), cela laisse une trace, un souvenir.

Pour Edurne c'est un élément important je crois : elle l'a dit durant la discussion avec les artistes de la résidence Watch & Talk et déjà dans ses travaux précédents, en tout cas dans *Light Years Away* (et son corollaire, la visite d'une grotte), la question de la mémoire était centrale. J'ai senti qu'elle avait envie de créer chez les gens des souvenirs, des souvenirs incarnés par des expériences particulières et pas seulement par des idées.

En pensant à la construction du week-end, et à la beauté du dernier temps – les ateliers autour de *Déjeuner dans l'herbe*, ce temps de véritable partage, de faire ensemble – je me demande comment aurait changé la dynamique si on avait fait les ateliers en premier... Est-ce que les gens auraient été à l'aise, auraient eu cette même connivence ? Est-ce que cela aurait permis qu'ils et elles interviennent plus dans les moments plus théoriques, dans une forme de discussion plus que d'écoute-questions ?



Tout me semble être parti de l'expérience du coucher et du lever du jour. Dès cet instant, nous partageons la même fatigue face à l'activité qui décline et le même long réveil. Deux moments lors desquels on a lâché prise. Le temps, dès cet instant, a perdu sa consistance, sa rigidité. Il est devenu élastique, comme les relations qui soudainement s'assouplissent.

Soudain, les visages dévoilent leur relief dans le clair-obscur du crépuscule. Le groupe, soumis aux éléments se reconnaît, se reconnecte, se rapproche pour mieux entendre. Certainement pour se protéger aussi : de la nuit, du froid, de la pluie... et des essaims de moustiques, comme tu l'as décrit.

À l'intérieur de ce spectre spatio-temporel s'est concentré l'ensemble de l'expérience des trois jours : il est ce qui a été et ce qui allait advenir.

Était-ce une « performance » selon le sens donné par Olivier Hamant ? Fallait-il se coucher si tard et se lever si tôt dans le but d'optimiser le séjour ?

Je crois bien que cette invitation nocturne s'est avérée nécessaire. C'est le vivant qui a jailli de cette expérience sensorielle et humaine. L'*outdoor* de Joëlle Zask était omniprésent, il a marqué ce moment par l'imprévisible action de la météo. Nous nous sommes adapté·e·s à l'instant. À l'instar du vivant, nulle optimisation.

Comme lors de l'expérience proposée par Laurent Pichaud, nous nous sommes égaré·e·s, non pas dans les itinéraires d'inconnu·e·s, mais dans l'intimité d'un dialogue, perdant au passage nos repères. Alors comment parler maintenant d'anthropocène et d'épuisement des ressources ? Victor Petit, dans son urgence, doute, peut-être, de la capacité de régénérescence et de résilience des êtres vivants. J'imagine qu'elles sont une partie de la solution.

Tu te demandes quelle aurait été la dynamique, si les ateliers avaient eu lieu avant les interventions des scientifiques. Si les moteurs avaient été les artistes, les échanges auraient-ils été moins magistraux ? Placer l'action / l'expérience avant le discours ? Probablement. Même si les concepts évoqués ont évidemment participé à consolider nos perceptions, les ateliers ont été le ciment sur lequel ont séché les traces des liens tissés.

Aussi, observer les orateurs et les oratrices participant tantôt à la broderie, tantôt à l'exploration des jardins, m'a réjouie. Des ponts solides ont été créés. Il aurait fallu réactiver Eburne pour interroger une fois la nuit tombée, sous la pluie, Olivier Hamant, Joëlle Zask, Laurent Pichaud et Victor Petit.

Que deviennent les concepts scientifiques et philosophiques face au vivant ?

OLIVIER HAMANT

Confronter l'optimisation en s'inspirant du vivant

Olivier Hamant est un biologiste, qui après avoir mené des recherches sur des gènes bien spécifiques, a changé d'orientation et tente de comprendre des mécanismes plus globaux. Il peut aujourd'hui apporter des connaissances issues de la biologie et les proposer à la société humaine qui traverse une crise écologique et sociale sans précédent : l'impact de l'homme sur la planète croît de manière exponentielle depuis les années 1950. Dans une dynamique d'échange entre les êtres, il nous invite à nous inspirer du vivant en privilégiant la sous-optimisation !

Dans presque toutes les catégories du vivant, les performances ne sont jamais optimisées ; on ne fonctionne jamais à plein régime, afin de pouvoir gérer l'incertitude du milieu (conditions météorologiques, agressions, etc.). La sous-optimisation induit une plus grande robustesse au détriment de la performance. Or nous, êtres humains, sommes conditionnés à vouloir à tout prix optimiser tout ce que nous faisons, car notre cerveau, via le striatum, nous récompense en cas de bonne performance. Et une fois qu'un « pic de performance » est franchi, nous sommes pratiquement incapables de revenir en arrière. Par exemple, le taylorisme a permis durant la guerre d'optimiser la production d'armement et nous ne l'avons jamais abandonné ensuite...

Selon Olivier Hamant, la robustesse du système Terre, dominé par les humains, passe par la coopération. Là aussi, on trouve de nombreux exemples dans d'autres règnes où l'entraide est de mise en cas de crise ou de danger. Il voit aujourd'hui (entre 2010 et 2020, faisant suite à une première étape entre 1960

et 1970) une évolution importante des liens, une triple révolution des interactions (systémique) :

– avec « l'autre moitié » des êtres humains :

les femmes >> féminisme

– avec le non-humain :

les animaux et les plantes >> écologie

– avec la technologie :

interactions infinies, pouvoir des liens >> numérique.

Olivier Hamant prône une horizontalisation des rapports et des liens ; une ouverture aux interactions et collaborations, qui permettent de faire émerger des idées, des pensées nouvelles, et surtout des solutions aux problèmes actuels (nouvelles formes d'agriculture, nouvelles formes d'entreprises, nouvelles formes de gestion des biens communs, etc.). En ce sens, les scientifiques s'orientent de plus en plus vers les artistes pour ouvrir le champ de réflexion et d'élaboration des questions de recherche.



J'identifie 2 dynamiques qui se croisent dans l'intervention d'Olivier Hamant. Une dynamique très scientifique : des constats alarmants, des faits précis, des problèmes concrets, et une recherche de solutions qui s'oriente vers des démarches différentes : approche des artistes et identification de nouvelles questions, résistance à la rationalité, sous-optimisation, liens et coopération, propriétés émergentes des interactions, couplages souples, autant de pistes qui selon mon image mentale sont l'inverse de la science pure. Il nous a fait faire une expérience de résistance, ou plutôt de non-résistance, tu te souviens ?

On a dû mettre notre bras en l'air et imaginer très fort qu'il avait disparu, jusqu'à ce qu'on ne le sente plus. Il voulait démontrer par l'expérience que c'est parce qu'on bouge et parce qu'on déforme notre corps qu'on le perçoit. Si on ne bouge plus, on ne se perçoit plus. Les plantes font la même chose ! Elles ont besoin de connaître leur forme pour pousser correctement. Sans vent, elles poussent vite mais leur tige n'est pas solide. Les plantes et les structures vivantes résistent en permanence : **vivre c'est résister.**

Si j'ai bien compris Olivier Hamant, pour éviter une catastrophe écologique et humaine mondiale, nous devons résister à la rationalité (> un mot d'ordre), à l'optimisation (> un but) et à la performance (> une addiction) en développant les liens et en créant de nouveaux au sein de notre milieu. C'est un objectif ambitieux pour une humanité aussi peu encline à renoncer à ses privilèges de créature au cerveau de chasseur-cueilleur paléolithique conservateur et dominant toute la planète...

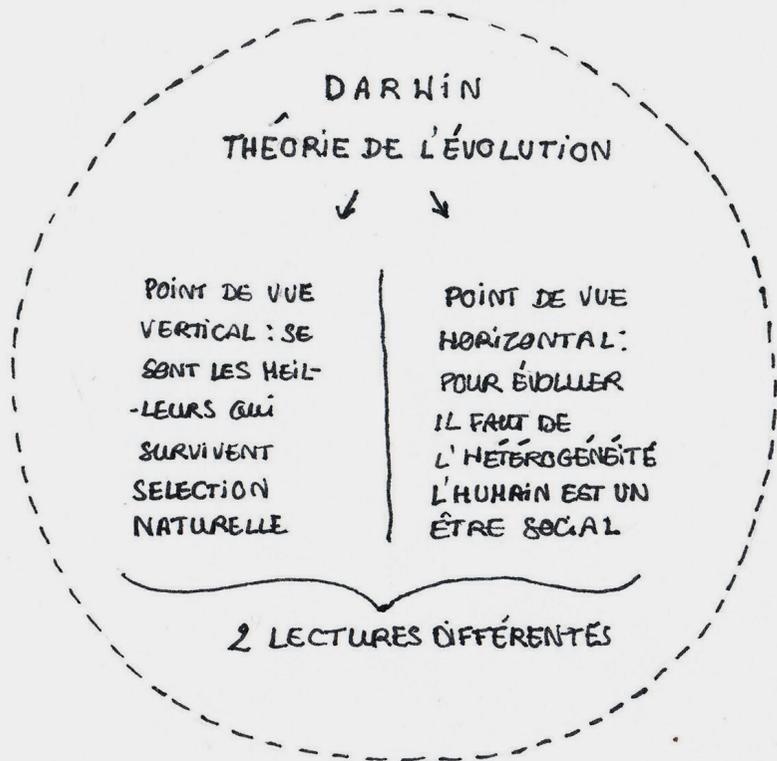
Olivier Hamant parvient malgré cela à donner beaucoup d'exemples – aussi bien dans le domaine de la biologie que dans le domaine des humains – pour montrer qu'un chemin, des chemins sont possibles pour sortir de l'impasse.



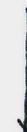
+ SANTÉ COMMUNE -
SOIGNER LA PLANÈTE
AVANT DE SE SOIGNER

VIVRE C'EST
RÉSISTER

C'est notre regard qui a évolué

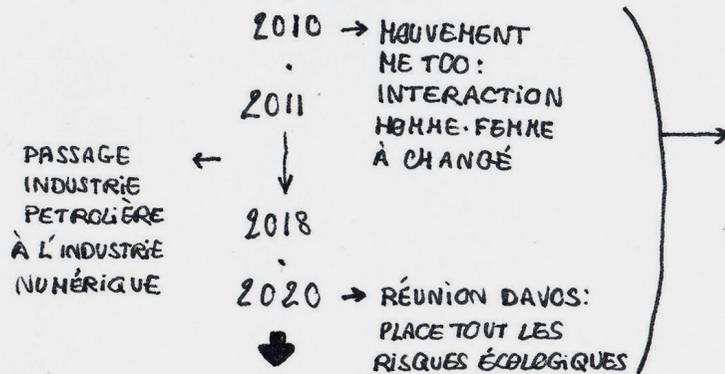


ORIGINE ANNÉE 60



- RÉVOLUTION FÉMININE
- RÉVOLUTION NUMÉRIQUE
- RÉVOLUTION ÉCOLOGIQUE

TRIPLE
RÉVOLUTION



SOCIÉTÉ PATRIARCALE
PERD SON POUVOIR

COOPÉRATION

↓
UNE RÉPONSE À
LA CRISE

PLANTES

ANIMAUX

CHAMPIGNONS

BAS
DE LA
MONTAGNE

RETRAIT D'UN
ARBRE



LES AUTRES GRANDISSENT
PLUS VITE QUAND LES
CONDITIONS SONT FAVORABLES
→ ILS SONT EN COMPÉTITION



RETRAIT D'UN
ARBRE



LES AUTRES GRANDISSENT
MOINS VITE QUAND LES
CONDITIONS SONT DÉFAVORABLES
→ ILS SONT EN COOPÉRATION

HAUT
DE LA
MONTAGNE

QUE FONT LES MANCHOTS
FACE A LA CRISE ?

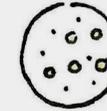


ILS FONT LA
TORTUE



ILS S'AGGLOMÈRENT

COCULTURE



↓
✓ COOPÈRENT



↓
† MEURENT

MONOCULTURE



↓
† MEURENT

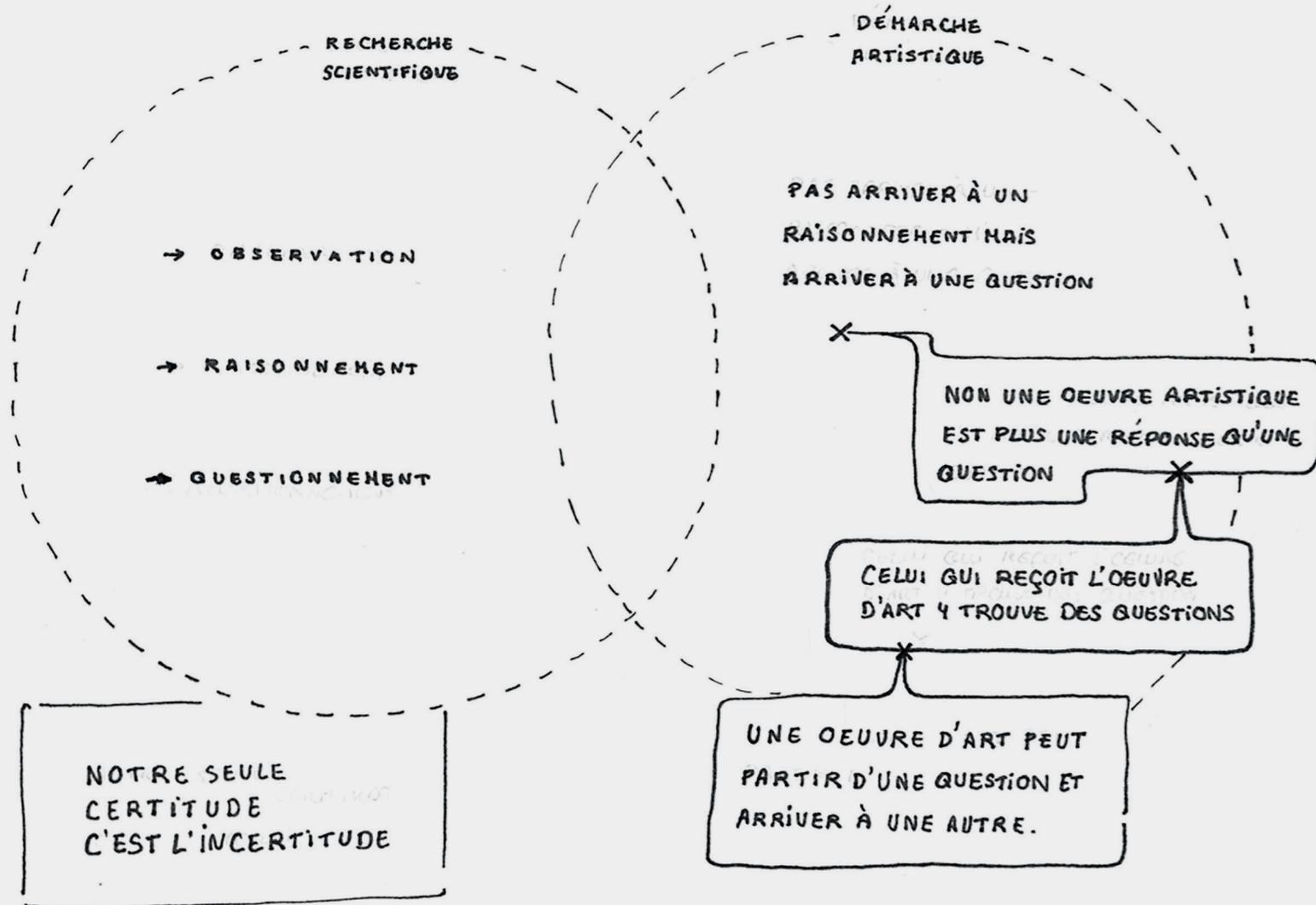


↓
✓ SURVIVENT

SOUCHE I
MILIEU PAUVRE

SOUCHE II
MILIEU RICHE

RÉSISTER À LA RATIONALITÉ ?



Rendez-vous avec L'ATELIER D'ÉCRITURE

Petits extraits attrapés au vol...

Le monde va bien, dit l'Univers
La guide en ciré jaune
Une fleur à qui c'est emmerdant de ne pas donner
sa fragilité
La prolifération des mouches blanches et des limaces noires
On dirait le début d'une blague
Scotchés en silence sur la nuée d'oiseaux
On voulait vous offrir un petit truc
Ils veulent se fondre dans la lumière en se grillant
dans le grand tout
Parce que la fille nous reparle de champignons
L'amour des voyages et des autres
L'Eurovision dans une baraque à glace
Il n'est jamais aisé de faire son trou dans le décor
Des suspensions souples et huilées comme des lutteurs turcs
Ramener la fraîcheur sur mon visage

#

J'ai trouvé ce moment agréable, reposant. On pouvait simplement écouter et se laisser emmener par la poésie des mots dans l'édition #1 des *Communs singuliers*. Pour ma part, j'ai vécu certains des instants que les participants et participantes ont écrits et d'autres non. Cela crée donc un effet intéressant de rupture entre familiarité et nouveauté, un peu comme dans un rêve. J'ai revu des passages de l'expérience-frontière de Laurent Pichaud : personnages familiers, souvenirs plus ou moins précis des instants vécus, rappels de sensations, et parallèlement j'ai été plongée dans des moments totalement inconnus : mais qui est cette fille au ciré jaune que je ne peux voir que de dos ?

#

Comme si j'y étais. L'ensemble de l'expérience m'est apparu : les sons, les odeurs, les mouvements.

Les voix des lecteur-trice-s qui s'entrelacent dans la salle ricochent dans mon imaginaire.

- CONSCIENCE EXACÉRBERÉE DU CORPS
- À PARTIR DE LÀ ON SAIT QUE TOUT EST POSSIBLE
- TOUT EST SUSPENDU ET LISSE
- POUR ARRIVER ICI J'AI LONGÉ LE LAC
- L'ÉCLAT DU SOLEIL ESTOMPE TOUTE NUANCE
- INTENSE STIMULATION SENSORIELLE
- UNE IMPRESSION DE FIN DE TRIP
- UNE SORTE D'ANECDOTE LONGUE ET RELAXANTE
- ET POURTANT ICI MÊME NICHE DES HISTOIRES DE DUPE
- NOUS SOMMES TOUS RESPONSABLES ET SUFFISAMMENT PRIVILÉGIÉS
- LES DERNIERS REJETONS DE LA RÉVOLUTION INDUSTRIELLE
- L'UBIQUITÉ ARTIFICIELLE DES TRANSPORTS
- UN BAGAGE ETYMOLOGIQUE ET AMOUREUX

PATRICIA
SEBASTIEN
NINA
HARLO
NOÉ

• TOUS SONT BLANC

• UN Oeil BLEU
↙ ↘
GAUCHE DROIT

TOIT

• LA VILLE, MARCHER À
TRAVERS LA CHALEUR

• UN CHEMIN DE FORÊT

• LA FILLE NOUS REPARLE DES
CHAMPIGNONS

• LES PENTACIES D'UN JEU

LES CARTES RACONTENT QUE
NOUS POUVONS SUIVRE LE
CHEMIN DU COEUR

• J'ai OUBLIÉ MON CORPS POUR
L'ÉCOUTER

NOUS INVITE À NOUS PENCHER
SUR LE MONDE

ON LÂCHE LES MONDANITÉS

BRISER LES MURS

• LA GUIDE EN SIRET JAUNE

• FAIRE ATTENTION À LA FRAGILITÉ
DE CETTE FLEUR

• L'AMOUR À LA PLAGE DU
NICARAGUA

• SINGING IN THE RAIN

UN PARAPLUIE CHACUN

• MA TÊTE S'INCLINE SUR
L'OMBRE LOURDE DU FEUILLAGE

PATRICIA
SEBASTIEN
NINA
MARLO
NOÉ

JOËLLE ZASK

Outdoor

À travers le concept de l'**outdoor** et de l'**indoor**, on parle d'expérience sur le **dehors**, par opposition à l'expérience sur le **dedans**. Qu'y a-t-il dehors qui n'existe pas dedans ? Le mot anglais *outdoor* est plus à même de représenter l'idée de porte, de passage, de seuil que son équivalent français. On passe ainsi de l'**intérieurité**, de l'intime et de l'indicible à l'**extériorité**, la nature intacte, préservée de la civilisation. Il s'agit non seulement d'y trouver les ressources qui sont hors de moi, mais aussi un monde potentiellement terrifiant (prédation) et inconnu. Ainsi, au-dehors, il y a un facteur de risque qui favorise l'observation de la nature et l'interaction avec les éléments (cf. l'« éducation *outdoor* » de Hahn). L'expérience du dehors fait sortir de soi-même par la considération de l'altérité. On se confronte à quelque chose qui n'est pas nous-même ; l'exposition aux intempéries par exemple nous oblige à réagir.

Pour certain·e·s, l'expérience du dedans lors du confinement a pu devenir insoutenable, par la manifestation d'une oppression insupportable d'un **dedans sans dehors**. Il a fallu trouver les ressources d'une logique **outdoor/indoor** à son échelle pour échapper à l'enfermement à l'intérieur de soi. Par réaction, la campagne s'est révélée être une porte de secours. De même, le retour vers des activités manuelles, à l'**intérieur**, permet un mouvement vers l'**extériorité**. Le matériau, qui nous résiste, nous fait passer de l'**indoor** à l'**outdoor**.

Il existe une confusion entre les notions de « public » et de « dehors », de même que « art public » et « art extérieur » ne sont pas identiques. Dans son ouvrage, *Quand la place devient publique*, Joëlle Zask démontre que l'agencement de certaines places est peu compatible avec l'idéal de démocratie (cf. Place

de la République). Les lieux extérieurs peuvent être pensés et investis selon une logique intérieure : les statues installées selon un raisonnement intérieur, la privatisation des lieux extérieurs (Sumatra, Amazonie...), l'aspiration d'espaces qui devraient être communs, comme les sources d'eau. La place publique trouve son origine dans la cité grecque. L'*agora* réunit d'abord l'assemblée des citoyens, puis devient un centre politique, économique, religieux. On y trouve également des édifices publics. Mais selon son organisation, **la place n'est pas nécessairement liée à l'espace public, elle n'est pas dédiée au citoyen ou à la citoyenne**. L'espace géométrisé est vidé du public. La place publique devient alors une validation d'un principe politique ; un espace dans lequel le politicien se montre et le public réagit. La représentation politique limite le pouvoir du citoyen. La « vraie » démocratie se trouve dans l'*autogouvernement*, « forme de pouvoir définie comme des pratiques du public participatif et des individus qui recourent à l'association libre et volontaire, quelle que soit l'échelle, locale ou transnationale, de leurs actions. »¹

Le lieu public génère une expérience d'usage. Il est conditionné par les possibilités que les lieux offrent. *La Fontaine des automates* de Jean Tinguely et Niki de Saint-Phalle est un bon modèle en ce qu'elle est intégrée et disjonctive. Elle permet l'intégration des éléments naturels et des gens. C'est la relation avec un lieu qui crée un nouveau lieu. Il faut penser la disjonction ; et l'espace comme délimité et non fermé.

1. Claire Thierry, « Joëlle ZASK (2018), *Quand la place devient publique* », *Communication* [En ligne], vol. 36/1, 2019.

ELINOR
OSTROM



1990

Autrice de *Gouvernance
des biens communs*, pour une
nouvelle approche des ressources
naturelles.

Pour construire sur les
fragilités et créer de
la robustesse, elle propose une
méta-analyse des biens communs



Sortir de
l'idée que
les gens sont
égoïstes

8 principes à suivre
pour bien gérer les
ressources et éviter
leur épuisement



1. Approche participative → sortir
de la performance
2. Mettre des sanctions faibles
↳ Le collectif va adhérer au
projet.



Se réappropriier les espaces, les faire siens. Sortir et sortir de soi. Dans ce que suggère Joëlle Zask, certains liens se tissent avec les différents moments de la résidence. L'expérience du dehors vécue lors de l'atelier du coucher et lever du soleil avec Eburne a renforcé ce discours. Elle s'est révélée être une expérience en soi. L'expérience pour l'expérience. Parler des éléments en immersion et saisir l'imprévisibilité de la nature. Se heurter au froid, à la pluie et en faire un événement en soi, non reproductible. Pas de ciel dégagé cette nuit-là, ni le matin suivant d'ailleurs. Mais tout y était : le sentiment de partager le même milieu ; un instant singulier vécu en commun.

LAURENT PICHAUD

Laurent Pichaud a partagé avec nous sa pratique artistique et sa méthode de travail et il nous a immergé·e·s dedans durant quelques minutes. Il explique : « *Il y a 20 ans j'ai fait une pièce dehors, et depuis, je ne suis plus retourné dans le théâtre. Je suis un processus de déconstruction du code de la représentation scène-salle.* » Pour lui, et cela semble logique, travailler dans l'espace public, ce n'est pas recréer un théâtre. Il propose des projets qu'il co-crée avec des partenaires, des communautés, des habitant·e·s et des artistes. Plus que des spectacles, ce sont des processus intégrés dans un contexte géographique, historique et social, des enquêtes qui le mènent vers des réalisations spécifiques à chaque endroit.

Laurent Pichaud énumère trois éléments importants de sa pratique :

- transformation de la scène : chaque personne crée sa propre scène, à travers son propre champ de vision ;
- suppression des répétitions : accepter d'être vu durant le processus de création et accepter les personnes, les idées, les commentaires – et la police parfois – qui viennent, accueillir le réel, ne pas plaquer un désir abouti sur les lieux et les gens qu'il rencontre : « *J'accepte de me faire modifier* » ;
- déjouer la spectacularisation : ne pas dépasser la corporéité du lieu.

En tant que chorégraphe, il recherche la disponibilité au mouvement, il cherche à faire faire expérience, à faire voir par la danse, l'environnement et les interactions... Il nous propose d'ailleurs une expérience à faire avec lui, en ville de Nyon, 3 exercices d'une dizaine de minutes chacun :

- suivre quelqu'un·e sans se faire remarquer, se laisser guider par un·e inconnu·e qui ignore qu'il ou elle nous guide ;
- suivre quelqu'un·e, tout en étant toujours devant cette personne ;
- se suivre soi-même.

Il cherche à créer chez les spectateurs/trices un état d'être au monde. Accueillir qu'on est tous en mouvement et ce mouvement est un état perceptif. Dans la perspective d'une disponibilité en mouvement, dans nos corporéités, la notion de spectateur/trice devient problématique.

La pratique de Laurent Pichaud s'inscrit dans des questions telles que : Comment ne pas être remarqué en tant qu'artiste ? Comment se fondre dans l'environnement pour une interaction minimale ? Comment s'adapter au lieu sans s'oublier et perdre ses possibilités créatives et imaginatives ? Cela peut se faire en trouvant, en inventant pour les participant·e·s un état d'absence.

Performer d'une parole
en public

CONTEXTE

FAIRE UNE PIÈCE
HORS THÉÂTRE

QUELLE SCÈNE ON CRÉE ?

LA SCÈNE C'EST LE CHAMP DE
VISION DE CHAQUE SPECTATEUR·RICE

FAIRE VOIR
L'ENVIRONNEMENT
PAR LA DANSE

COMMENT JE M'INSCRIS EN TANT
QU'ARTISTE DANS LA SOCIÉTÉ ?



#

La manière si sensible et réfléchi (dans les deux sens du terme) que Laurent Pichaud a de nous faire entrer dans sa pratique m'a beaucoup touchée. Je savais déjà que tout dans son travail est empreint de son attention au lieu, aux gens (personnes présentes ou absentes), aux histoires. Il sait ancrer la danse dans le réel, de manière inventive et subtile, à chaque fois renouvelée tout en restant fidèle à sa vision. En nous faisant faire l'exercice des trois suites, il nous a fait expérimenter l'art et la danse par un moyen si simple qu'on pourrait ne pas le considérer comme tel. Mais comme l'a dit Joëlle Zask, l'expérience artistique, « *que l'on peut extraire du continuum de nos activités* », nous permet de sortir de nous-mêmes, d'ouvrir le champ d'un autre regard sur ce qui est. « *L'expérience ouvre la voie vers d'autres expériences; la voie de l'enquête est ouverte...* »

#

Seule dans une ville inconnue, sans aucun but, sinon celui de suivre les pas d'un-e passant-e choisi-e au hasard. Se perdre dans l'espace, se désorienter. Chaque bout de ruelle ainsi dépossédé de la structure mentale du piéton devient un lieu en soi. Ma relation avec les contours des routes, les angles des bâtiments, les hauteurs des trottoirs devient une expérience en soi. Ici encore, on se heurte à l'imprévisible, on se raccroche à l'instant et on se rappelle à soi. Ressentir : n'est-ce pas là un but de l'art ?

EDURNE RUBIO & MARÍA JEREZ

Le soleil se couchera malgré nous

avec Yves Revaz, astrophysicien

Yves Revaz est astrophysicien. Son domaine de recherche est plutôt la vie des galaxies ; il ne travaille pas exactement la même échelle que celle à laquelle nous l'invitons ce soir-là. Le coucher du soleil, ce n'est pas son domaine de prédilection. Qu'importe. Nous lui posons des questions et il y répond de manière convaincante.

Le coucher du soleil est un abus de langage. Ce n'est pas le soleil qui se couche, mais bien la Terre qui, par sa rotation, sort du champ de lumière du soleil – n'en déplaise aux détracteurs de Copernic et Galilée. Ce fait désormais incontesté est toutefois difficile à percevoir physiquement : nous n'avons pas la sensation que la Terre tourne. Le scientifique lutte contre les sens, c'est sa mission.

Yves Revaz explique que le changement de couleurs au crépuscule est dû au changement d'angle d'entrée dans l'atmosphère des rayons du soleil et aux éléments chimiques présents. Le bleu est absorbé et laisse place au rose à la tombée de la nuit.

Puis il nous parle des galaxies. La nôtre s'appelle la Voie lactée, notre soleil est quelque part (pas au milieu) dans un agencement de centaines de milliards d'étoiles. Il nous explique que deux galaxies peuvent entrer en collision, mais elles s'interpénétreront plus qu'elles ne se heurteront l'une l'autre...

Le soleil se lèvera malgré nous

**avec Andrea Jacot Descombes,
anthropologue et conteur**

Dans la Grèce antique, pour expliquer la course du Soleil, on disait que c'était la roue du char d'Apollon qui passait dans le ciel. On avait ainsi une illusion d'accès au monde des dieux.

Andrea Jacot Descombes nous a raconté comment la nuit et le jour s'affrontent dans les contes mythologiques et populaires. Comment le passage de l'un ou de l'une à l'autre est un moment charnière pour le personnage et pour l'humanité en général. Quoique. Il semblerait que nous ne soyons plus très sensibles à ces changements, car nous avons réussi à mettre de la lumière permanente tout au long de la nuit. En effet, l'organisation de la journée, rythmée par le soleil dans les milieux ruraux, tend à disparaître en Occident. La nuit, source d'insécurité, est désormais maîtrisée par le contrôle de la lumière.

Dans les contes populaires, le passage de la nuit au jour symbolise souvent la résolution de l'histoire. Le ou la protagoniste a traversé la nuit, un monde inquiétant et dangereux, peuplé de figures mystérieuses et hostiles : sorcières ou diable, êtres inquiétants, la mort qui rôde etc. Il ou elle a affronté des dangers et ressort de cette aventure dans la lumière, en sécurité et plus sage qu'auparavant. Ce passage de l'obscurité à la lumière, dans les contes tessinois du moins, est aussi le moment où les forces négatives disparaissent : le diable, qui tente durant toute la nuit d'accomplir ses projets (emmener avec lui une jeune fille souvent) doit absolument avoir terminé avant le lever du soleil, sous peine de disparaître subitement. Les contes jouent souvent avec ce moment-là : on fait croire au diable que le jour est encore loin pour le tromper par exemple.

#

Pour accueillir le soleil
– sous une pluie bien présente –
nous nous sommes rendu·e·s
au bord du lac, près de la grande
jetée, sur la petite plage jouxtant
l'embouchure de l'Asse. Nous
aurions dû le voir apparaître au loin
dans la direction de Lausanne
et du Valais, au-dessus des Alpes,
je ne sais pas exactement où.

#

Confettis de parapluie dans
la nuit noire, puis bleu foncé
aux reflets violacés. Le jour se lève
avant qu'on aperçoive la lumière.
Les animaux ressentent le lever
du jour bien avant les humains.
Les moustiques s'agitent.
Cette progression imperceptible
de la lumière sur la nuit est relatée
dans les contes tessinois.
Le diabolin maladroit ne parvient
pas à ses fins ; le jour se lève et il
sombre en enfer. Edurne se retourne
et ne s'aperçoit pas de la lumière
qui croît au fil de la discussion.

#

Andrea a réussi à créer
une atmosphère douce et ouverte
par sa simple présence. Il a réussi
à créer des liens avec nous bien sûr,
mais aussi entre nous et la culture
populaire, entre nous adultes
et nous enfants en train d'écouter
des histoires de diables dans
la nuit et de personnages en quête
de quelque chose ou d'eux-mêmes.
Il a créé un lien entre les généra-
tions. Il m'a donné envie de retrouver
le lien avec des histoires à raconter
à la tombée du jour.

#

Sans doute un moment-clé
dont je peine encore à saisir
les mécanismes qui semblent
m'avoir échappé. La déclinaison
de la lumière, parmi d'autres
éléments, transformait peu à peu
les visages, dessinait des reliefs,
puis, une fois dans l'obscurité,
n'a fait ressortir que les voix ; leur
gravité, leur rythme, leur densité.
Les silhouettes noires des
participant·e·s et des orateurs/
trices ont accompagné la nuit.
Et les galaxies imaginées là-haut
quelque part, si proches dans
les mots d'Yves Revaz.

Peut-être a-t-on dormi avant
de retrouver Edurne et Andrea,
l'enchanteur des petits matins.
La magie des contes pour expliquer
ce qu'on ne comprend pas :
les mystères d'une nature complexe
et le chant des oiseaux annonçant
le jour... qui finit toujours par
arriver. À cet instant me revient
en mémoire ce poème de Chappaz :

*«Je vous demande: Où vont
les chants des oiseaux quand
les corps ne les enveloppent plus ?»*

VICTOR PETIT

Victor Petit, philosophe, nous propose d'emblée de déconstruire la notion d'écologie : elle n'a rien à voir avec la nature, ni avec l'environnement, encore moins avec l'animisme. **L'écologie a à voir avec la transition démocratique.**

L'avènement du numérique nous a fait croire qu'on pouvait faire plus avec moins ; plus de services avec moins de matériel. Or dans les faits, on consomme de plus en plus d'objets numériques. Le numérique a accéléré l'obsolescence des objets, sans compter les data centers énergivores, etc.

Il y a deux manières d'aborder la crise écologique, soit par la question des ressources limitées, soit par la question des déchets. Nos déchets numériques sont externalisés et la part de recyclage est minime. Comment concilier transition numérique et transition écologique ? En s'orientant vers la sobriété numérique. Il ne faut d'ailleurs, d'après lui, jamais séparer le mouvement écologique du mouvement du [logiciel] libre qui ont beaucoup en commun : les mots-clés **autonomie, responsabilité et solidarité.**

L'essentiel de la pensée écologique est posé dans les années 70, sans jamais être unifiée. La principale divergence renvoie à l'opposition entre **l'écologie de l'environnement et l'écologie du milieu.** L'opposition entre milieu (*Umwelt*) et environnement (*Umgebung*) vient de Jacob von Uexküll. En somme, **l'environnement** environne, il est extérieur, tandis que le milieu est aussi bien extérieur qu'intérieur, car il est constituant (de) et constitué (par) l'être dont il est le milieu. On peut partager, par exemple, le même lieu qu'une mouche, le même environnement, mais par définition, on ne partage pas le même milieu : nous n'avons pas le même espace-temps.

Le mot environnement renvoie à la nature, tandis que celui de milieu est naturel, technique et social. En somme, **le design de l'environnement** est orienté objet, tandis que **le design du milieu** est orienté sujet ; autrement dit, pour changer

d'environnement, il suffit de le modifier, tandis que pour changer de milieu, il faut se modifier soi-même et donc changer de normes. L'environnement est un concept absolu, alors que le milieu est relatif au vivant.

De cette distinction découlent deux types d'écologie : l'écologie de l'environnement (éco-conception) et l'écologie du milieu (éco-design). L'éco-conception tend à limiter les impacts environnementaux d'un produit. C'est une solution nécessaire, mais insuffisante, puisqu'elle est uniquement **technique**. L'éco-design est plus attentif à **l'usage**. Ainsi, une voiture électrique concerne le design de l'environnement, car elle est potentiellement meilleure pour l'environnement, mais non le design du milieu, car l'usage qu'on fait de la voiture est identique qu'elle soit électrique ou à essence. Par contre, la voiture électrique partagée (Mobility, etc.) concerne le design du milieu, car son innovation repose également sur son usage.

Cette séparation entre l'objet et son usage concerne en réalité une distinction politique, car elle est relative au sens donné à la **transition écologique**. Plutôt que de se contenter d'imaginer une croissance infinie basée sur le recyclage infini, il faut favoriser les nouvelles pratiques d'éco-design, par exemple, un système où les usagers deviennent locataires de leurs objets-services et les entreprises propriétaires de leurs objets-déchets. La prise en charge des smartphones usagés serait autrement prise au sérieux si les multinationales en étaient les propriétaires. Cette économie renvoie au design collaboratif, non-marchand, qui mettrait en commun, au milieu de la cité, ses techniques, donc ses objets et ses savoir-faire. Derrière la notion de design du milieu, il y a l'idée que ce n'est pas l'objet qui doit être « éco-compatible », mais le système de production-consommation dans son ensemble.

Ainsi, l'innovation ne porte pas tant sur de nouvelles technologies, que sur de nouveaux comportements en insistant sur les communautés créatives pour construire des communs, en repensant les notions de communs négatifs (héritage des stations de ski en ruine, de centrales et de déchets nucléaires, etc.) et de dé-projet (penser au moyen de défaire ou de soustraire).



CHATEAU DE SABLE

*Pas un acte révolutionnaire mais
le début de quelque chose de nouveau*



ON FAIT DU DESIGN
AVEC LES HABITANTS
ET EN TANT QU'HABITANTS

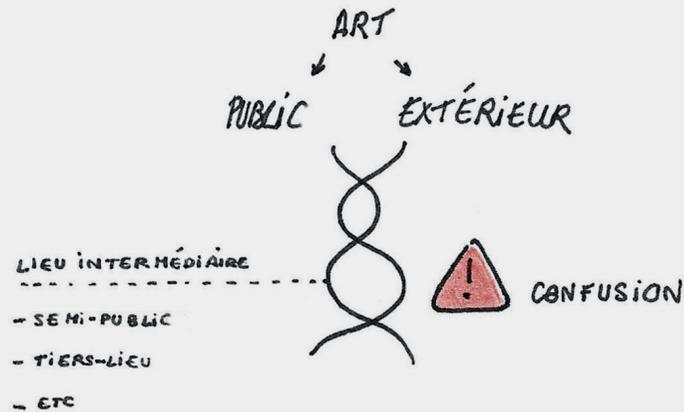
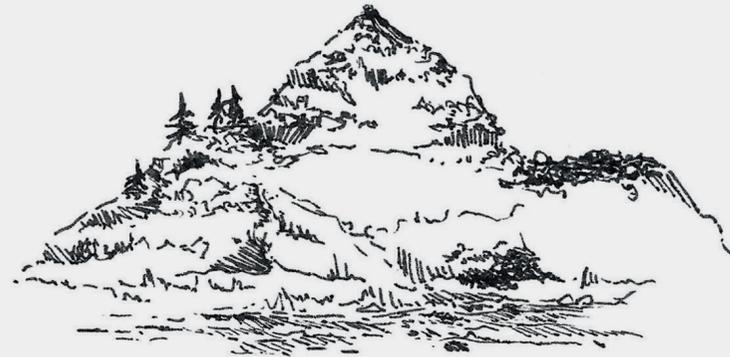
ESPACE PRIVÉ DE GOUVERNEMENT

- FAMILLE
- USINE
- HÔPITAL
- ÉCOLE

X PROPRIÉTÉ, PRIVATISATION



PHÉNOMÈNE D'ACCAPAREMENT D'ESPACES QUI DEVRAIENT ÊTRE DES COMMUNS
LAC, MONTAGNE, EAU...



QUELS ESPACES OCCUPER?

PARADIGME DE L'ARCHITECTURE

AGORA → PLATEAU
→ PLATANE

QUAND LA PLACE DEVIENT PUBLIQUE

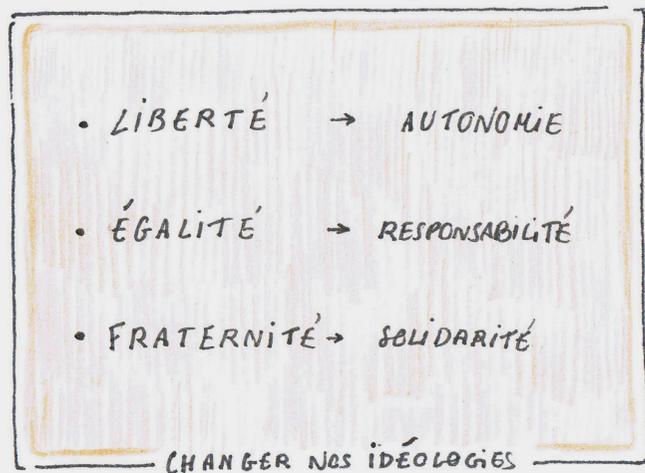


DÉMOCRATIE DANS LEQUEL LE POUVOIR SE MONTRE

LES LIEUX SONT QUALIFIÉS PAR LEUR USAGE

NUIT DE BOUT À SOUFFERT DU DISPOSITIF SUR LA PLACE DE LA RÉPUBLIQUE : ON NE VOIT JAMAIS CE QUI SE PASSE À L'EXTÉRIEUR

MOINS DE VISION → MOINS DE LIBERTÉ
D'ENSEMBLE



#

La distinction que fait Victor Petit entre environnement et milieu est édifiante. Nous, êtres humains, sommes partie intégrante de notre milieu, nous ne pouvons pas nous en extraire. Une modification du milieu EST une modification de nous-mêmes, tandis que notre environnement peut être modifié sans que cela ait forcément une implication sur l'humain.

#

Privilégier la transition démocratique à la transition écologique, c'est peut-être passer de l'observation à l'action de façon co-responsable. La transition démocratique ce serait aussi prendre conscience de mon impact direct, positif ou négatif, sur mon milieu, l'inverse étant vrai aussi.

Peut-il y avoir une transition écologique, sans une prise de conscience de notre réelle interdépendance ? Or la question de la propriété et de la consommation s'inscrit comme une limite à ma co-responsabilité. Elle semble traduire également la séparation des corps et d'un destin commun. La transition démocratique passerait-elle d'abord par la reconnaissance de l'autre comme étant mon semblable ?
« La transition écologique sans lutte des classes, c'est du jardinage », arguait Petit en guise de conclusion.

#

J'ai tout de même trouvé que la vision de Victor Petit était très binaire ; son discours semblait dire « c'est noir ou c'est blanc, mais pas d'entre deux », ce qui de manière générale me met un peu mal à l'aise, car je pense que le monde, les humains et tout ce qui compose un milieu, ou le milieu, est beaucoup plus complexe, plus nuancé, plus hybride.

Ateliers autour de **DÉJEUNER DANS L'HERBE**

Broderie avec Laetitia Pascalin

Laetitia Pascalin est artiste et styliste indépendante, se passionne pour les couleurs, et crée des affiches, des vêtements, des broderies et des illustrations. Elle a participé au projet de Thierry Boutonnier *Déjeuner dans l'herbe* en produisant des nappes de coton bio brodées qui ont servi de test de biodiversité dans les jardins des maisons de la rue Usteri à Nyon. Elle a également été invitée à participer à la résidence Watch & Talk pour jeunes artistes au far^o en 2020-2021.

Cueillette et lacto-fermentation avec Adrien Mesot

**Dans le panier d'Adrien,
quelques plantes sauvages à déguster**

Chou vivace de Daubenton
Armoise
Fleur d'ail des ours
Egopode (famille de la carotte)
Centaurée
Lamier pourpre
Lierre terrestre (fleur violette)
Pimprenelle
Bourrache > feuilles jeunes

Pour les curieux-se-s,
cf. *Plantes sauvages comestibles et toxiques* de F. Couplan

La méthode de lacto-fermentation

Couper les légumes (min. 30 % de la masse) sans forcément les éplucher, voire sans les laver, les mélanger avec les plantes aromatiques et en remplir un bocal. Mettre un peu de sel sans additif (env. une cuillère par bocal) et on complète avec de l'eau. On ferme hermétiquement le tout (pas d'oxygène) et on le met à l'abri de la lumière directe, durant minimum 10 jours mais pratiquement aussi longtemps qu'on le souhaite. Les 3 premiers jours, on laisse les bocaux à température ambiante (idéalement 18-25 °C), puis soit on les garde ainsi, soit on les met en cave pour une évolution plus lente.

Ce processus non seulement permet de conserver les légumes sur une longue durée, mais en plus il fait augmenter la quantité de vitamines!

Dessins du sol avec Serge Amiguet et Thierry Boutonnier

Serge Amiguet nous explique que la biologie des sols est encore peu connue. Nous ne sommes pas encore capables d'appréhender les interactions entre les différents éléments présents sous la terre. Lors de l'expérience réalisée dans les jardins nyonnais, le biologiste a constaté des pratiques variables : certain·e·s pratiquent une culture intensive, contrairement à d'autres, qui utilisent des méthodes plutôt extensives. Certain·e·s tondent l'herbe provoquant ainsi une modification des sols, alors que d'autres préconisent une certaine luxuriance. Malgré ces variations, peu de différences de composition des sols ont été constatées.

Comment expliquer ce phénomène ? Il faut beaucoup de temps pour mesurer l'influence des pratiques sur les sols. Cela prend des années. Dans ce sens, comment prendre des décisions politiques, si la science ne peut émettre une position claire rapidement ?

L'effet des lieux a une influence sur l'évolution des sols, comme le taux d'humidité, les halos de chaleur, la proximité de la ville, la température ambiante, etc.

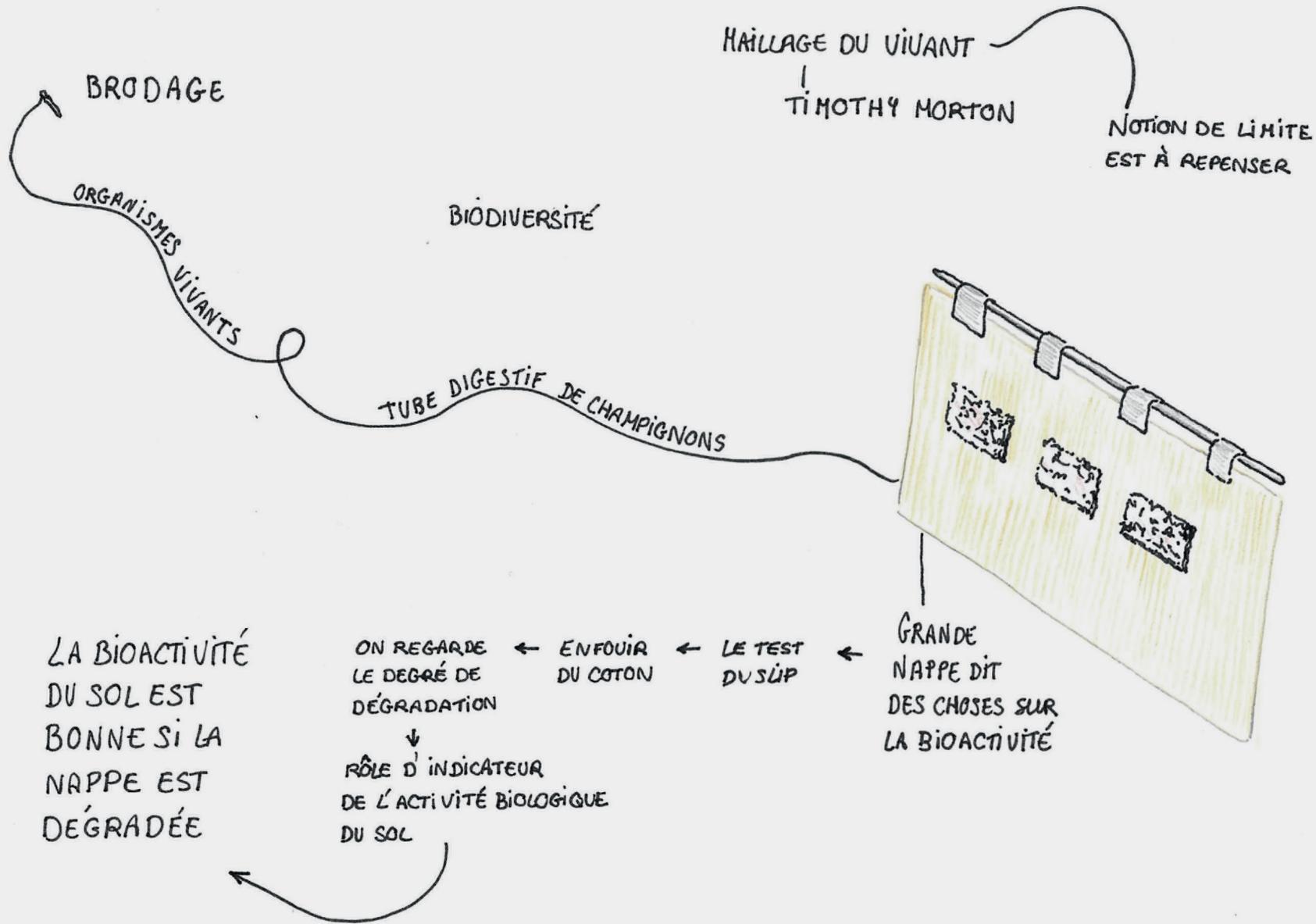
Il n'y a plus de sols naturels en milieux urbains, ce sont des remblais plus ou moins anciens. En effet, il faut en moyenne 500 ans pour former un centimètre de sol (entre 150 et 1000 ans selon le terrain).

Expérience : Serge a creusé des sillons avec son doigt dans un petit bac de terre (un champ miniature). Puis il l'a arrosé. Beaucoup de terre a été lavée et est partie du champ.

Il a répété l'expérience en creusant les sillons perpendiculaires à la pente. Il a arrosé. Déjà moins de terre s'est fait emporter par l'eau.

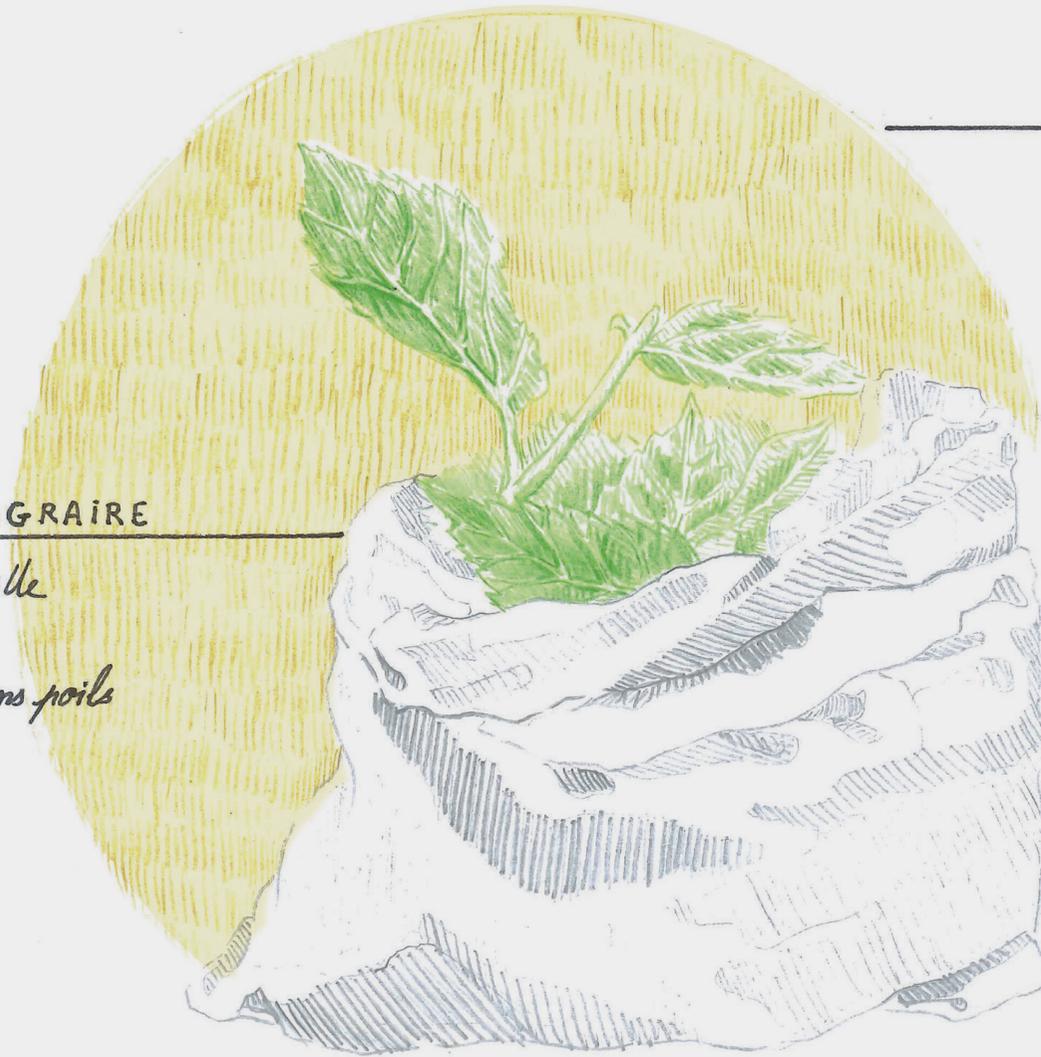
La troisième fois, il a mis de la paille sur sa maquette de champ avant d'arroser. Presque aucun élément de terre n'est sorti.

Nous avons pu regarder un champignon au microscope. Des morceaux de terre des jardins étaient là aussi pour que nous puissions chercher des vers de terre. Il n'y en avait presque pas. Serge a expliqué que les vers étaient descendus plus profondément dans le sol à cause de la météo très sèche (et chaude) des dernières semaines.



ÉGOPODE PODAGRAIRE

- Plante de la famille des Apiaceae.
- Feuilles dentelées, sans poils



LOCALISATION

Lieux ombragés et humides
Jardins et forêts
(considérée comme envahissante)

CUISINE

Tout se mange
cru (en salade) ou cuit (soupe)

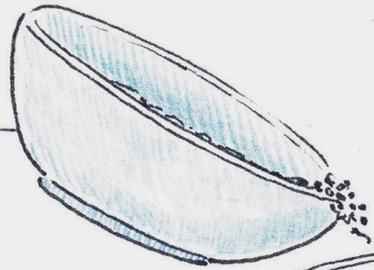
MÉDECINE

"Herbe aux goutteux"
↓
soigne la
goutte

Atelier lactofermentation

- COUPER LES LÉGUMES
- REMPLIR LE BOCAL DE LÉGUMES
- VERSER UNE PINÇÉE DE SEL
- REMPLIR D'EAU
- FERMER ET OUVRIRE ENTRE 10 JOURS ET 3 ANS.

SEL



EAU

LEGUMES

BOCAL





BRODERIE

Ce moment de broderie m'a fait penser aux après-midi où les vieilles dames du village se retrouvaient chez nous pour nous aider à trier les noix. L'activité était plutôt facile et permettait donc de bavarder avec ses voisines de table tout en produisant quelque chose. Là nous nous sommes attablé·e·s de la même manière, mais au lieu d'un tas de noix précassées, nous avons un immense tissu, comme une nappe de banquet, qui est devenu notre tâche commune. Chacun·e s'est mis·e à l'ouvrage sur sa portion de tissus, suite aux instructions simples de Laetitia : « Vous prenez un tambour, vous l'appliquez comme ça, vous prenez une aiguille, du fil, et vous passez le fil (depuis dessous pour ne pas voir le nœud !) dessus, puis dessous à votre guise, pour faire une forme ou ce que vous voulez. » Et dans une atmosphère détendue et propice à la discussion, tout le monde a créé une petite broderie plus ou moins figurative, plus ou moins bariolée...



CUEILLETTE ET LACTO-FERMENTATION

Ambiance joyeuse et appliquée. Chacune et chacun choisit ses légumes, ses herbes et plantes pour les accompagner et se met au travail avec entrain.



DESSINS DU SOL

Les participantes et participants à cet atelier se sont beaucoup appliqué·e·s à réaliser leurs dessins avec du bois brûlé et des poudres de terre ocre et jaune. Ils et elles se sont inspiré·e·s des objets et images que Thierry et Serge avaient apportés.

Selon Serge Amiguet, les subventions aux agriculteurs et agricultrices pourraient être supprimées si les prix à la consommation étaient rehaussés de 3 % (si ma mémoire est bonne)... Quel est l'agenda derrière le maintien des paysan·ne·s dans le besoin de ces paiements? Pouvoir contrôler la manière dont sont produites nos denrées alimentaires (a priori positif)? Avoir le contrôle sur une partie de la population qui pourrait se rebiffer contre des velléités de l'État d'un libre-marché international, et donc des importations massives et, qui sont elles, moins contrôlées (déjà moins positif)? Maintenir en vie - mais sous perfusion - un domaine de la vie du pays pour en faire un marché de niche (luxe) ou pour le folklore? La médaille a toujours deux côtés...



Ces moments ont été une belle opportunité d'être ensemble autour d'une activité commune. Le fait de se retrouver dans une position aussi bien physique que « hiérarchique » similaire (tout le monde FAIT la même chose) permet une ouverture au dialogue horizontale très intéressante.

Belle mise en perspective! Tout y était en effet: appréhender un savoir-faire, échanger des savoirs, apprivoiser l'extérieur, consommer ce que la nature nous offre, partager ces découvertes, se confronter ensemble à la matérialité des choses, se heurter au vivant, vivre le dehors et le dedans hors-cadre, se limiter à la profondeur d'autrui et la grandeur des imaginaires.



FIN EN CHANSON

Cuqui Jerez et Óscar Bueno (deux artistes espagnol·e·s présent·e·s sur toute la durée de *Communs singuliers* #3) nous avaient demandé de noter sur des feuilles des éléments et impressions sur le contenu des discussions, sur notre état physique, émotionnel et mental durant les échanges et enfin sur l'environnement extérieur. Il et elle ont compilé ce matériel pour en faire une sorte de slam sur base de musique électro-pop, qui a parfaitement bien conclu la rencontre.

BIBLIOGRAPHIES DES INVITÉ·E·S

OLIVIER HAMANT

- Barrière Olivier et al, *Coviabilité des systèmes sociaux et écologiques*, Paris, Éditions Matériologiques, 2019
- Bataille Georges, *La part maudite*, Paris, Les Éditions de Minuit, 2014
- Bihoux Philippe, *L'âge des low-tech. Vers une civilisation techniquement soutenable*, Paris, éd. Seuil, 2014
- Bohler Sébastien, *Le bug humain*, Paris, Robert Laffont, 2019
- Bonneuil Christophe, Fressoz Jean-Baptiste, *L'événement Anthropocène. La Terre, l'histoire et nous*, Paris, Points, 2016
- Calame Matthieu, *Comprendre l'agroécologie : Origines, Principes et Politiques*, Lausanne, Mayer Charles Leopold Eds, 2016
- Collart Dutilleul François, *Paris La charte de La Havane*, Dalloz, 2018
- Darwin Charles, *L'origine des espèces*, Paris, Flammarion, 2008
- Darwin Charles, *La filiation de l'homme et la sélection liée au sexe*, Paris, Honoré Champion, 2013
- Diamond Jared, *Effondrement. Comment les sociétés décident de leur disparition ou de leur survie*, Paris, éd. Gallimard, 2009

- Hamant Olivier, *Résilience des vivants* (à venir chez Odile Jacob)
- Harari Yuval Harari, *Sapiens*, Albin Michel, Paris, 2015
- Kahneman Daniel, *Système 1, système 2 : Les deux vitesses de la pensée*, Paris, Flammarion, 2016
- Laloux Frédéric, *Reinventing organizations. Vers des communautés de travail inspirées*, Paris, éd. Diateino, 2015
- Logé Guillaume, *Renaissance sauvage*, Paris, PUG, 2019
- Meadows et al., *Les limites à la croissance (dans un monde fini) : Le rapport Meadows, 30 ans après*, Paris, Rue de l'échiquier, 2012
- Ostrom Elinor, *La gouvernance des biens communs, Louvain-la-Neuve*, De Boeck Supérieur, 2010
- Raworth Kate, *La théorie du Donut*, Paris, Plon, 2018
- Robin Libby, Sörlin Sverker, Warde Paul, *Future of Nature, New Haven*, Yale University Press, 2012
- Serres Michel, *Le contrat naturel*, La Paris, Le Pommier, 2018
- Smil Vaclav, *Harvesting the biosphere*, Cambridge, The MIT Press, 2018

JOËLLE ZASK

- Andre Carl, *Cuts: Texts 1959-2004, James Sampson Meyer, sculpture as place, as placemaking, as placing*. Cambridge MIT Press, 2005 (Chapitre: "Place")
- Dewey John, *L'art comme expérience*, Paris, Gallimard, 2010
- Montessori Maria, *The Montessori Method: Scientific Pedagogy as Applied to Child Education in the Children's Houses* traduit de l'italien en anglais par Anne E. George, 2^e édition, New York, Frederick A. Stokes Company, 1912 (Chapitre "Gardening and Horticulture as a Basis of a Method for Education of Children")
- Thoreau, Walden Henry David, *The Project Gutenberg Etext of Walden by Henry David Thoreau*, January, 1995 [Etext #205] (en ligne)
- Zask Joëlle, *Art et démocratie. Peuples de l'art*. Paris, PUF, 2003, (Coll. « Interventions philosophiques », 220 p.) traduction en croate et en ukrainien
- Zask Joëlle, *Participer – Essai sur les formes démocratiques de la participation*, Lormont, Le Bord de l'Eau Éditions, (Coll. « Les Voies du politique », 328 p.), 2011
- Zask Joëlle, *Outdoor Art – La Sculpture et ses lieux*, Paris, La Découverte (Coll. « Les Empêcheurs de penser en rond »), 2013

- Zask Joëlle, *La démocratie aux champs. Du jardin d'Éden aux jardins partagés*, comment l'agriculture cultive les valeurs démocratiques, Paris, La Découverte, (Coll. « Les Empêcheurs de penser en rond »), 2016, traduction en chinois
- Zask Joëlle, *Quand la place devient publique*, Lormont, Le Bord de l'Eau Éditions, (Coll. « Les Voies du politique »), 2018
- Zask Joëlle, *Quand la forêt brûle, Penser la nouvelle catastrophe écologique*, Ed. Premier Parrallèle, 2019, Prix Pétrarque France Culture
- Zask Joëlle, *Zoocities, Des animaux sauvages dans la ville*, Ed. Premier Parrallèle, 2020.
- Zask Joëlle, *Face à une bête sauvage*, Ed. Premier Parrallèle, 2020.

VICTOR PETIT

- Fressoz Jean-Baptiste, *L'Anthropocène et l'esthétique du sublime*, Mouvements, 2016 : <https://mouvements.info/sublime-anthropocene/>
- Gorz André, *Leur écologie et la nôtre*, Paris, Seuil, 2020
- Hache Emilie, Alpi, d'Armin Linke. *Getting back to the wrong nature*, Sciences de la société, 87, 2012 : <http://journals.openedition.org/sds/1575>
- Mendini Alessandro, *Écrits d'Alessandro Mendini*, Catherine Geel (dir.), Les Presses du Réel, 2014, p. 127-128.
- Pascal Blaise, *Pensées, Disproportion de l'homme* : <http://www.penseesdepascal.fr/Transition/Transition4-moderne.php>
- Petit Victor, *Eco-design. Design de l'environnement ou design du milieu ?*, Sciences du Design, n° 2, PUF, 2015, pp. 31-39 : <http://www.alliance-francaise-des-designers.org/media/37982/Les-deux-e-co-design.pdf>
- Petit Victor, *Le désir du milieu. À partir de Deleuze*, La Deleuziana, n° 6, J.Etelain & A.Nonny (dir.), Milieux of desire, 2018, pp. 10-25 : http://www.ladeleuziana.org/wp-content/uploads/2018/01/Deleuziana6_10-25_Petit.pdf

- Petit Victor, Bertrand Guillaume, *We have never been wild. Towards an ecology of technical milieu*, in B. Bensaude-Vincent, X. Guchet, S. Loeve (dir.), *French Philosophy of Technology*, Springer, 2018, pp. 81-100.

THIERRY BOUTONNIER

- Beuys Joseph, *Par la présente, je n'appartiens plus à l'art*, Paris, éd. L'arche, 1988
- Duchamp Marcel, *Duchamp du signe*, Paris, Flammarion, 2013
- Gatineau Christophe, *Eloge du ver de terre – Notre futur dépend de son avenir*, Paris, éd. Flammarion, 2018
- Ingold Tim, *Marcher avec les Dragons*, Bruxelles, éd. Points, 2018
- Kohn Eduardo, *Comment pensent les forêts – Vers une anthropologie au-delà de l'humain*, Bruxelles, Zones Sensibles éditions, 2017
- Latour Bruno, *Politiques de la nature – Comment faire entrer les sciences en démocratie*, Paris, éd. La Découverte, 2004
- Martin Francis, *Sous la forêt. Pour survivre il faut des alliés*, Paris, éd. Humensis, 2019
- Morizot Baptiste et Zhong Mengual Estelle, *Esthétique de la rencontre – L'énigme de l'art contemporain*, Paris, éd. Seuil, 2018
- Morton Timothy, *La pensée écologique*, Paris, éd. Zulma, 2019
- Scott James C., *Homo domesticus – Une histoire profonde des premiers Etats*, Paris, éd. La Découverte, 2021

- Stiegler Bernard, *Mécréance et Discrédit*, Paris, éd. Galilée, 2006
- Zask Joëlle, *La démocratie aux champs, Du jardin d'Eden aux jardins partagés, comment l'agriculture cultive les valeurs démocratiques*, Paris, La Découverte, 2016

communs singuliers #3

Art, écologie, société : quelles transitions ?

Laboratoire artistique, rencontres,
discussions et workshops

29 avril – 1^{er} mai 2021

direction de la publication :

Véronique Ferrero Delacoste

textes : Carine Antonio, Annabel Glauser

illustrations : Laura Laigo

conception graphique :

Jocelyne Fracheboud (jocelynef.com)

Merci aux invité-e-s :

Serge Amiguet, Thierry Boutonnier,

Olivier Hamant, Andrea Jacot Descombes,

María Jerez & Edurne Rubio, Adrien Mesot,

Laetitia Pascalín, Victor Petit,

Laurent Pichaud, Yves Revaz, Joëlle Zask,

ainsi qu'à toute-s les participant-e-s

aux rencontres.

far° Nyon, 2021